

moi...—Mais, écartons ces pensées funèbres, je vous rends votre enfant, madame, je vous la livre belle, bonne, fortunée ; qu'elle demeure toujours ainsi, et je ne me repentirai point du sacrifice que j'aurai péniblement accompli.

« Vous deviez partir, c'est moi qui pars ; vos yeux ne me rencontreront plus, mais moi je vous verrai à chaque heure du jour : partout où sera ma fille, je serai, mais invisible, mais insaisissable ; aimez-la assez pour qu'elle puisse m'oublier, et je ne serai point jalouse, car je ne veux qu'une chose, c'est son bonheur.

« Adieu, madame, adieu ; encore une fois rendez mon Alice heureuse ; cette pensée seule me donne du courage, et il m'en faut en ce moment, vous le comprendrez demain. »

Après avoir achevé cette lettre, madame Warner la plia, la cacheta et la plaça sur sa cheminée.

—A la seconde maintenant, dit-elle.

Et elle écrivit :

« Monsieur le duc,

« Pardonnez-moi la faute que j'ai commise ; oui, je vous ai trompé, je ne suis point la mère d'Alice ; celle qui seule a le droit de la nommer sa fille, est cette femme qui devant vous l'a reniée. Songez un peu au courage qu'il lui a fallu pour accomplir un pareil sacrifice ; ne vous sentez-vous pas transporté d'admiration pour elle, monsieur le duc ? Pauvre femme ! depuis de longues années elle était séparée de son enfant, et quand Dieu la lui avait rendue, elle s'est condamnée volontairement à dire : Je ne suis pas sa mère ! Vous êtes bon, malgré votre orgueil, monsieur, et je suis persuadée que vous n'ordonnez pas de sang-froid le malheur d'une jeune fille qui n'a eu qu'un tort, celui d'aimer votre fils et de s'en faire aimer ! Soyez généreux, monsieur, en faisant le bonheur de deux enfants qui vous en remercieront plus tard. Vous êtes noble, monsieur, et cette jeune fille, sans être d'une noblesse aussi ancienne que la vôtre, est issue d'une noble famille ; vous êtes riche, je lui laisse tous mes biens, afin qu'elle puisse dignement soutenir le nom que lui apportera votre fils. Pour tout au monde, vous ne remplirez qu'un devoir en consentant à ce mariage, à mes yeux ce sera une bonne action ; nous avons si peu l'occasion d'en faire, que j'ai l'espoir que mes derniers désirs seront accomplis, car je vais vous quitter, monsieur le duc ; moi aussi j'ai un devoir à remplir, et tout pénible qu'il soit, je le remplirai avec résignation. Dieu sait gré des sacrifices qui coûtent, vous comprendrez bientôt le mien.

« Une dernière parole, une dernière prière : vous seul êtes maintenant ma providence, monsieur le duc ; si vous étiez près de moi, je m'agenouillerais devant vous, oui, je m'agenouillerais sans honte, et vous supplierais à mains jointes : Monsieur le duc, m'écrierai-je, grâce pour mon innocente fille ! et je vous écris : Grâce pour ma fille, monsieur ; grâce pour son honneur ! c'est la plus belle des noblesses ; avec des parchemins on anoblit un homme ; avec les lettres signées du roi, on en fait un des premiers du royaume ; l'honneur, monsieur le duc, quand il est flétri ne peut être rendu ; c'est un

titre que les hommes peuvent déchirer, mais qu'aucun d'eux ne peut refaire, fût-il un roi !

« Ce qu'un roi ne pourrait faire, vous le pouvez, vous, et vous le feriez, n'est-ce pas ?

« Adieu, monsieur le duc,

« Adieu pour toujours.

« MARIE WARNER. »

Après avoir achevé cette lettre, elle la plia, la cacheta et la plaça sur sa cheminée, à côté de la première.

Elle voulut en écrire une troisième, elle prit de nouveau la plume, mais elle lui tomba des mains ; tout son courage l'abandonnait ; un instant, elle conçut la pensée de déchirer ces deux lettres, et elle se leva.

—Ce serait de la lâcheté, se dit-elle intérieurement.

Et elle alla se rasseoir, voulut encore prendre la plume et écrire la troisième, la dernière lettre ; et ses doigts tremblaient et se refusaient à écrire.

Elle ouvrit un peu sa fenêtre afin de respirer plus librement. On était à cette époque vers le milieu de septembre ; les pluies avaient cessé depuis quelques jours, les vents s'étaient calmés, l'air s'était adouci, et quelquefois le soleil avait réchauffé de ses larges rayons les montagnes arides de l'Auvergne. Il faisait nuit lorsque madame Warner se plaça à sa croisée, mais le ciel était bleu et pur ; des myriades d'étoiles scintillaient, à sa volonté, et semblaient d'innombrables paillettes d'or répandues sur un manteau de roi ; madame Warner laissa exhaler un soupir de regret à la vue de ce ciel qui présageait de si beaux jours et de si belles nuits, et son cœur se resserra. Quelques oiseaux qui voltigeaient de branche en branche, faisaient entendre par intervalles des notes harmonieuses et fugitives. Tout ce calme, tout ce bonheur qui l'environnait redoubla sa fièvre, elle referma brusquement sa fenêtre, alla se rasseoir contre sa table et écrivit.

Et pendant que madame Warner triste et désolée se préparait au cruel sacrifice qu'elle s'était imposé, Alice seule dans sa chambre était plongée aussi dans une profonde douleur ; tout ce qu'elle avait rêvé de bonheur se détruisait peu à peu, ses plus belles illusions s'en allaient ; et, de deux amours qui remplissaient son âme, pas un seul ne lui resterait et ne la consolait de la perte de l'autre. Elle avait aimé sa mère comme on aime un Dieu, et Arthur comme à seize ans on peut aimer un homme ; Arthur et sa mère représentaient tout à ses yeux. Cette double affection également portée à l'extrême lui semblait également sainte ; l'une était pour elle le complément de l'autre, et toutes deux venaient d'être détruites, la première par les aveux de Marguerite, la seconde par l'orgueil du duc Morand.

Nous avons laissé madame Warner appuyée sur la table et écrivant une troisième lettre. Voici ce que cette lettre renfermait :